

Croissance chantable

À chaque carrefour, le patient regrette de n'avoir pas sur lui un dé qui déciderait à sa place s'il faut aller tout droit ou tourner. Aller tout droit, cela veut dire traverser la rue suivante. Ignorer le feu qui est au rouge, ou s'arrêter? Il serait trop prosaïque pour lui d'attendre sagement que le feu passe au vert, ignorer la couleur du sang serait trop risqué. Et si par hasard le feu était vert? Cela non plus ne serait pas une solution. Car le hasard n'existe pas. Ou s'il existe, il est truqué.

Vert, non, rouge non plus. Ne lui reste plus que la zone intermédiaire neutre du feu jaune. L'œil jaune coing reste ouvert deux secondes avant de se refermer. Pour profiter de cet espace de temps, il faudrait se métamorphoser en panthère. Le patient, qui n'est pas une panthère, fera mieux de renoncer totalement à franchir le dos du zèbre puis de tourner sur la gauche. Il se trouve heureusement sur la partie gauche de la rue, ce qui n'est pas un hasard puisqu'il prend toujours à gauche en sortant de l'immeuble, que ce soit le sien ou celui de sa copine.

S'il prenait sur la droite, il tomberait bientôt sur une supérette où travaillent une caissière au mauvais œil et une autre au regard miséricordieux. Laquelle des deux lui prendra son argent? Entrer dans un supermarché, c'est la roulette russe.

Il prend sur la gauche et arrive donc bientôt à un café. En passant devant, il observe les clients qui boivent leur café, il moissonne leurs visages comme des épis d'or. Il note un front, un front intelligent, celui d'une femme. Le souffle du patient se fait plus saccadé et la sclère de ses yeux s'illumine. Le collier d'argent de la femme scintille comme la Voie lactée, et ses lèvres bavardent inlassablement. Face à elle est assise une autre femme coiffée de la même façon. Soudain, la bouche de la femme se tait. Qu'il est merveilleux, ce moment où un silence se fait et où les lèvres s'entrouvrent, mais sans voix, comme pour donner un baiser au patient. Le baiser ne sera pas pour cette fois. Le scénario n'en est pas encore écrit. Le patient n'arrive pas à écrire car il trouve que les mots habituels sont laids. Par exemple, l'expression *donner un baiser* a un goût de salade de concombres. On pourrait remplacer l'expression par celle-ci : *plaisirs linguaux de la nuit*. Mais alors, ce serait du plagiat.

Le regard du patient se fait plus critique, plus froid lorsqu'il observe les lèvres de l'inconnue. Elles ont quelque chose qui ne va pas. Ces lèvres sont disposées à l'horizontale comme deux morceaux de chair morte. D'où ce défaut de structure, une lèvre se trouvant au-dessus de l'autre comme pour signaler que c'est elle la *lèvre supérieure*. La moindre hiérarchie suffit à attrister le patient. Les lèvres devraient être verticales et jouir des mêmes droits. Alors qu'il est en train de trop réfléchir, se produit ce qu'il redoute le plus : les lèvres absolument idéales apparaissent devant lui. Elles n'ont ni forme ni couleur. Sont parfaites, mais mortes. Le patient tousse violemment dans son coude, couvrant la moitié de son visage. Puis il laisse retomber son bras, sourit timidement et s'efface devant un passant. Je n'en ai pas besoin, non, je m'en sors sans donner de baisers, vraiment, je vous en prie,

prenez donc, vous savez, pour être honnête, je ne supporte pas le contact intense en ce moment. Profitez donc à ma place de tout ce qu'on propose ici. Je suis sûr que vous me remplacerez dignement.

Le patient est surpris, car la personne qui se tient derrière lui pour le remplacer n'est pas un homme mais une femme. Les femmes font beaucoup de choses mieux que les hommes et il n'y a rien de répréhensible à se faire remplacer par une femme. Pour être honnête, il ne croit même pas que cela relève de la tradition des rôles travestis, mais il se dit que c'est lui qui porte par mégarde un pantalon. Il faudrait qu'il l'enlève, et comme il ne pourrait pas se rendre au travail dans une telle tenue, il préfère rester au lit. Tomber malade est une chose, se mettre en arrêt maladie en est une autre. Le médecin clique les mots sur l'écran. Fatigue, apathie, manque d'appétit, difficultés de concentration, troubles du sommeil : rien que des mots inventés ! Le patient sait bien que tous les mots sont inventés, et pas seulement ceux-ci, il sait bien qu'ils n'ont pas germé dans la terre.

Il lui faut une remplaçante, c'est clair. Radin, l'institut ne finance qu'un demi-poste, c'est-à-dire qu'il ne paie qu'un demi-chercheur. Un demi-humain ne peut pas rester en bonne santé. Son autre moitié, celle qui n'a pas de poste, tombe malade elle aussi. Les deux moitiés de malade sollicitent deux consultations entières chez leur médecin. À l'institut, on a besoin d'une remplaçante avec deux mains. En fin de compte, il s'agit de deux personnes, et pas d'une demi-personne. Pourquoi l'institut n'a-t-il pas d'emblée créé deux postes ?

Le patient veut tendre la main à sa remplaçante, mais il ne voit plus de femme et sa main flotte en l'air sans but. Bizarre. Voici un instant à peine, elle était debout derrière

moi. Elle a peut-être perdu courage. Qui, désormais, franchira à ma place la porte à battants ?

Le patient aperçoit au loin une silhouette bien découpée. Une dame qui, telle une comète, arrive de la même direction que lui. Il a honte. Sa chemise déteinte, des boutons qui manquent, un porte-monnaie ne contenant que quelques pièces. La dame est la fleur entre toutes les fleurs. Le parfum de camomille lui monte au nez, le picote jusqu'au cerveau. Le patient voudrait s'agenouiller. Car c'est une *prima donna*, elle tient toujours le rôle principal, c'est une diva, mais avec la modestie d'une ornithologue. Chaque pas, elle le pose en mesure, et pourtant sa démarche n'a rien de saccadé, elle n'est qu'un long souffle élégant que rien n'interrompt. Elle marche d'un pas doux et décidé, sans hésitation elle franchit la porte à double battant.

Le patient est rempli de fierté. La plupart des mélomanes croient que cette cantatrice vit aux États-Unis, lui seul sait qu'elle vit à Berlin. Elle habite même dans son voisinage, quelque part à droite de chez lui, sans quoi elle ne serait pas toujours derrière lui.

Il prend toujours sur la gauche quand il sort de son immeuble. Il ne quitte guère son immeuble car il ne quitte guère son lit. Il ne se rappelle pas quand il a quitté son oreiller pour la dernière fois. Quand le médecin l'interroge, il répond qu'il va se promener chaque matin. Il le dit pour faire plaisir au médecin, mais curieusement, la blouse blanche lui recommande de rester à l'intérieur : il serait irresponsable de sortir, surtout quand on n'est pas capable d'identifier un danger invisible. Mais le patient est plus rapide qu'une personne émotionnellement stable à identifier un danger. Passant outre à la mise en garde du médecin, il sort. Il sort chaque matin, ou bien il ne sort jamais : il ne sait pas trop.

À gauche dans sa poitrine, le cœur bat à un rythme accéléré, à droite le jour se termine avec l'achat de lait au supermarché. Sans lait, il trouve que le café a un goût de brûlé. Et avec du café, c'est le lait qui a un goût de brûlé. Le lait qu'il achète ne contient que 3,5 % de mère. Le reste est paternel. Le lait est aqueux, avec un goût un peu salé. Personne ne veut lui dire où l'on peut acheter du lait plus épais.

Aucune direction n'est entravée par un mur et l'on peut aller où l'on veut. Mais si les choses tournent au sérieux, il reste une direction et une seule : celle qui va des coulisses à la scène. En réalité, le mur épais qui les sépare est en velours, le rideau est lourd, mais n'importe qui peut l'ouvrir. Une partie de la scène est éclairée sans merci, c'est l'endroit où doit se placer la cantatrice. Une fois qu'elle a franchi le seuil, plus question de revenir en arrière, et personne, pas même cette artiste expérimentée, ne contrôle parfaitement ses propres cordes vocales, car les voix n'appartiennent pas seulement à l'humanité. Si l'être humain est lâché par sa voix, personne ne peut lui venir en aide, pas même le firmament de l'art semé d'étoiles dorées. Les musiciens qui jouent des vents, des cordes et des percussions remplissent l'espace de son, à l'extrême, pour créer, l'instant d'après, un grand silence où la *prima donna* doit attaquer toute seule sa première note. Il y a toujours un chant à chanter, mais auparavant il faut créer le silence dans lequel ce chant pourra naître.

La voix ne sort pas de sa bouche. Elle commence ailleurs. Quelque part en l'air, très haut, où lui fait signe un ange invisible. Personne, dans le public, ne peut localiser ce son.

Le patient garde les yeux rivés sur l'étui en plastique du DVD, ce sont les battants de la porte derrière laquelle la cantatrice a disparu. Il observe les clientes du café. On dit que les femmes sont la moitié de l'humanité. Mais ce

compte ne peut pas être juste. Elles sont clairement plus de la moitié. Sinon, le système s'effondrerait. Où qu'il regarde, les femmes sont plus nombreuses que les hommes. Les femmes montrent leur peau au soleil. Bras éclatants, nuques semées de taches de son et un V entre les seins couverts. Il y a aussi des femmes qui rejettent leur opulente chevelure en rapprochant leur visage du patient. Pour ne pas être dépassé par la situation, il recule à petits pas. Déjà ses pieds ressentent le bord du trottoir. Un pas de plus en arrière et il tombera du haut du pavé.

Seuls les bourgeois ont le droit d'aller à la salle de concert. Même s'il pense en son for intérieur que la bourgeoisie n'est pas meilleure que le peuple, seulement un peu plus arrogante, le patient voudrait en être. Car la cantatrice se donne tant de peine et elle chante en italien. Par gratitude, ils votent populiste ou, comme dit le patient, *peupliériste*. Quand on veut éviter le mot *people*, on écrit *peuplier*. La diva, modeste et travailleuse, apprend le livret russe, elle chante, et le peuple soutient l'autocrate. Le patient ferme les yeux pour être seul. Il préfère se trouver dans un auditorium vide. Vide, cela veut dire aussi rempli de morts. Comme aucun mort n'achète de billet d'entrée, la salle de concert est officiellement vide. Les morts apparaissent dans les statistiques, à part cela ils restent invisibles et vont là où il y a de la musique. Lui aussi, se dit le patient, il devrait être mort pour être de la partie. L'idée d'être mort lui plaît, ou mieux encore : celle de devenir mort. Comment devient-on mort ? Ce n'est pas la même chose que mourir. Être joyeusement mort et toujours de la partie.

Arrivé là, il se caresse le front avec trois doigts. Un geste qui l'apaise. Il ne veut pas trop penser, il veut marcher. Marcher, c'est penser sans mots. Il a du mal à éloigner de sa tête les mots d'écume. Son cerveau n'est pas un espace. C'est

une masse compacte de mots sans rapports les uns avec les autres. Et il n'y a pas que son cerveau : le moindre poil de ses sourcils et de ses cils est fait de mots. L'estomac est plein de mots qu'il ne digère pas. Ce matin, au petit déjeuner, il a mangé le mot *pain*. La veille ou l'avant-veille ou un autre jour situé en tout cas dans le passé, il s'était acheté du pain de mie au supermarché. Il lui fallait absolument du lait, il avait tourné à trois coins de rue, chaque fois sur la gauche. C'est ainsi qu'il était arrivé jusqu'au supermarché, où le mot *mie* avait sonné comme *amie*.

Tranche est un mot délicat, on le dirait tramé de soie. Une tranche de pain. Cela sonne comme un corps de femme chaud enveloppé dans un tissu de soie. Pas la femme entière, mais une fine tranche d'elle. Même si le lait a un goût de brûlé, il y a dans le pain une tranche d'espoir. Le patient croit ne manger que des mots. En réalité, il digère tout ce qui va avec les mots. Sans doute avait-il mangé le pain en même temps que le mot *pain*, puisque comme toujours, il avait faim sans avoir d'appétit.

Chaque jour à la même heure, il observe la belle cantatrice. Il trouve amusant qu'elle ne sache apparemment pas qu'il sait qui elle est. Sous prétexte qu'elle porte une capeline classique, de larges lunettes de soleil et un ample foulard lui couvrant la bouche, elle s'imagine que personne ne la reconnaît. Elle ne sait pas que le patient reconnaît les gens à leurs doigts, pas à leur visage. Autrefois, quand il était debout au dernier rang du poulailler, la cantatrice, sur scène, n'était pas plus grande qu'un dé à coudre. Il ne distinguait pas ses doigts. Depuis la fermeture des salles de concert, le patient est toujours au premier rang chez lui. Jamais la scène n'a été aussi proche. Quand il se met au lit au retour d'un espace musical digital et dort toute la nuit les yeux ouverts,

un jour clair l'attend. Autrefois, les jours gris sur gris étaient fréquents. Désormais, tous les jours sont uniformément irradiés et frappés par le soleil, et la ville est bidimensionnelle. C'est au patient lui-même d'ajouter les ombres pour continuer à penser en relief.

Entre-temps, toutes les scènes ont rouvert. C'est du moins ce qu'on dit. Mais le patient a désappris l'usage des moyens de transport. Il n'arrive plus à se positionner sur le quai de façon à éviter qu'un fou ne puisse le pousser sur la voie. Rien que les escaliers menant au quai sont un problème. En les descendant il pense à l'enfer, en les montant à l'échafaud.

Sortir de chez soi. Ce serait le premier pas. Comme citoyen, il a le droit de quitter la réalité à tout moment. Debout sur le trottoir, il peut être sûr que la cantatrice arrivera sur sa droite. S'il prend sur la droite, la rencontre ne durera pas plus d'une seconde. Il prend sur la gauche et la célébrité le suit. Il a peur qu'elle, n'ayant pas peur, continue tout droit son chemin tandis que lui, incapable de traverser la prochaine rue, sera obligé de prendre sur la gauche. Il a la surprise de la voir tourner sur la gauche et entrer dans le café. Dedans, ce doit être frais, sombre et agréable. Mais, même si le soleil est trop fort pour tout le monde, personne n'ose vraiment s'installer à l'intérieur. Les sans-abri, eux, de toutes les façons, sont exposés à sa lumière à longueur de journée. Et pour ceux qui peuvent s'offrir l'ombre réparatrice, s'asseoir en terrasse tient de l'alibi. Quant à l'hiver où les gens pourront se remettre d'un été calamiteux, le clore véritablement, cet hiver ne viendra pas. Et à défaut d'hiver, il manquera aussi le printemps.

Autrefois, entre les actes, il y avait ce qu'on appelait les entractes : le rideau se ferme et le public ne voit plus la scène. Le patient était vexé. Comment la cantatrice peut-elle lui